

1. Lorsque j'entends le mot culture...

De la culture (réservoir commun de tout ce qui est d'ordre spirituel, intellectuel ou du divertissement), il n'y a pas lieu ici de tenter une définition. Mot fourre-tout par excellence, il s'applique dès lors qu'il s'agit d'art ou de littérature, de musique ou de patrimoine, de philosophie ou de rock'n'roll, d'excellence ou de divertissement... et sert d'atout majeur pour arguer du sacro-saint *vivre-ensemble* – mais, de préférence, dans l'entre-soi. De Glenn Gould à Bigard en passant par Buren, Beyoncé, Baudelaire, la blanquette de veau ou la coiffe bigoudène, on ratisse large. Les noms deviennent des labels, autant de promesses de produits culturels de qualité dont la consommation dit quelque chose de qui on est.

Le mot *culture* est brandi par tous comme ce qu'il faut à tout prix sauver : chacun, d'où qu'il vienne, où qu'il aille, revendique *la sienne* au cri de *la nôtre*. Elle est toujours fragile, toujours à protéger, coûte que coûte. À entendre les discours émanant des lieux de pouvoir, qu'ils soient politiques ou économiques, il va de soi qu'elle ne peut exister que soutenue par eux. *Culture* alors

La domestication de l'art

devient synonyme d'identité à préserver, chaque région, chaque village, chaque catégorie sociale défend son patrimoine et affirme la vivacité de sa culture (de son patrimoine en devenir) – jusqu'aux pires, dérives identitaires, qui défendent sous ce vocable sacralisé le saucisson-pinard comme Bardot le bébé phoque. Chacun pleure et revendique, geint et menace, la culture est sa culture qui s'apparente à un passeport prouvant son appartenance à telle ou telle communauté, à telle ou telle classe sociale. Ainsi, les notions de partages et d'échanges inhérents à toute production artistique se muent petit à petit en credo guerrier pour la défense d'un territoire – fut-il fantasmé –, et agissent au profit d'une politique de la séparation. Chose étrange, les seuls qui ne contribuent pas au chœur des pleureuses sur la culture en péril sont les habitants des quartiers populaires. Peut-être parce que là, où plus qu'ailleurs elle est à la fois essentielle et niée, on sait qu'elle n'est pas fruit d'une négociation mais affirmation d'un combat, d'une lutte, d'une parole qui se construit au présent avec ses propres moyens – et certainement pas sous tutelle de quelque pouvoir que ce soit. Et sans doute également parce que le dur de la vie et le combat pour la survie déplacent les curseurs de l'urgence, et que la culture n'a pas lieu d'être séparée du quotidien.

Culture produit un ensemble de règles et de codes qui dit quelque chose de son appartenance

Lorsque j'entends le mot culture...

de classe : son accès et la consommation de ce qu'elle prodigue est un privilège réservé à l'élite. Mais par cette culture – il suffit d'être opiniâtre – il est permis d'approcher cette élite, et de bénéficier des privilèges qui lui sont octroyés. Ainsi, la culture est le seul domaine que l'on peut intégrer pour y creuser sa place, sans légitimité ni connaissance particulière. Il suffit d'en apprendre le langage et de se plier à certains usages. En 2009, la culture comptait 697 000 employés¹. Bien entendu ce chiffre ne tient pas compte des bénévoles – 4,7 millions de participations bénévoles en 2011² –, du travail non déclaré (la culture permettant – souvent heureusement – la création d'économies parallèles), ni de tous ceux qui ont des statuts de professions libérales, d'autoentrepreneurs ou d'artisans, ni des associations autonomes ou encore des artistes qui, ne pointant pas aux services de l'État, sont absents des listings et autres statistiques.

Ce que la domination a réussi comme détournement décisif est de muer l'exigence d'une culture pour tous en exigence de privilèges pour tous. De la volonté légitime d'avoir accès, au même titre que les nantis, à tous les secteurs de la pensée et de

1. Chiffres émanant du Département des études, de la prospective et des statistiques, service de la coordination des politiques culturelles et de

l'innovation, ministère de la Culture, publié en 2012.

2. Même provenance, publié en 2014.

La domestication de l'art

la création, et de participer, d'où qu'on vienne, et qui qu'on soit, à ses mutations critiques et esthétiques, elle permet de croire que tous peuvent être l'égal du nanti en consommant les mêmes produits culturels et en collaborant à leur production. Ce n'est plus le contenu ici qui importe, mais la contribution à un spectacle généralisé où communier *ensemble* signifie intégrer *l'ensemble*.

La domination ainsi fait coup double. D'une part, elle éteint les velléités de rébellion d'une partie des classes moyennes en leur offrant une chasse gardée dans le domaine culturel érigé à la fois en temple (on ne touche pas à la culture, sous peine d'être taxé d'hérétique et rejeté au ban de la société) et en entreprise (chacun peut s'y investir et en tirer profits et pouvoir). D'autre part, on offre la possibilité aux classes populaires, éléments inadaptés de la bourgeoisie et marginalisés de partout et d'ailleurs, de pouvoir focaliser leur rage, leur esprit critique et leur désir de reconnaissance en s'affirmant acteurs de cet ensemble culturel.

Ainsi, la domestication de la pensée et de la création permet :

1. la mise au pas de la critique, aujourd'hui en total état de sidération ;
2. la séparation radicale entre les lieux de la création et ceux de la critique sociale et politique ;
3. une démarcation au sein des classes populaires, entre d'un côté les habitants des cités et de



Lorsque j'entends le mot culture...

l'autre, les couches intermédiaires qui n'ont pour se distinguer que leur bonne volonté culturelle et leur élitisme cultivé ;

4. l'usage de la culture comme instrument de contrôle et de conquête des populations, à l'intérieur de nos frontières, au sein des quartiers populaires, et à l'extérieur de nos frontières, où sous couvert de francophonie, on tend à maintenir la langue française comme unique langue véhiculaire, afin de renforcer la France dans son leadership économique et politique.

Alors oui, lorsqu'on entend le mot culture, aujourd'hui, il serait peut-être temps d'apprendre à *sortir son revolver*.

